

Découvrir les hauteurs de la métropole lyonnaise - Une ethno-photographie des tours d'habitation

Geoffrey Mollé

Doctorant en géographie, laboratoire Environnement Ville et Société (UMR 5600) / Institut de Recherches Géographiques, Université Lyon 2 Lumière.

Cette fiche restitue par le langage photographique le sens médial que prend la hauteur dans le travail de thèse.

En géométrie, la hauteur constitue la dimension des objets qui se déploie perpendiculairement vis-à-vis du plan horizontal sur lequel ils reposent. En cela, la hauteur est une dimension primaire qui projette l'espace en trois dimensions. Les géographes s'intéressent par définition aux actions et aux rétroactions entre les sociétés et l'espace terrestre. Pour eux, la hauteur revêt une signification moins abstraite. Elle n'est plus seulement une dimension objective mais une valeur, une qualité des choses. Est haut ce qui est reconnu par tel ou tel individu, tel ou tel groupe comme étant haut, c'est-à-dire plus haut que la moyenne des choses qu'il considère à un instant *t*, à partir d'un certain lieu. En montagne, un sommet est considéré comme un point haut depuis la vallée. En ville, une tour est considérée comme un haut bâtiment parce qu'elle est plus haute que ceux qui l'entourent. On comprend donc bien que par rapport à la géométrie, la hauteur géographique est une expérience nécessairement contextuelle qui intègre les dimensions spatiales intrinsèques de l'objet sans les faire exister en tant que telles pour les individus et les groupes. Ainsi la hauteur d'une tour est-elle à la fois objective et subjective, à la fois physique et phénoménale, à la fois factuelle et sensible. Autrement dit, elle n'est ni objective ni subjective, ni physique ni phénoménale, ni factuelle ni sensible mais un juste milieu, commun à l'ensemble de ces couples antagoniques. Définir la hauteur renvoie à une question d'ontologie à laquelle on peine à répondre par les mots. La parole s'est en effet construite autour de dualismes qui rendent complexe, sinon impossible (ou l'inverse) l'exacte plongée au cœur de l'être. C'est bien pourquoi d'autres médiums peuvent être fort utiles, non pas pour illustrer mais bien pour exprimer proprement ce qu'est la hauteur. Tandis que les représentations paysagères classiques des tours véhiculent le sentiment de hauteur en jouant sur les ruptures d'échelle (fig.1) ou les effets d'écrasement induits par la contre-plongée (fig.2), elles sur-valorisent la dimension objective de la hauteur à travers la dimension objectale des tours.



Figures 1 et 2 - La tour de la gare de Nancy. ©Geoffrey Mollé 2020.

C'est un tout autre projet dont il est question ici puisque précisément, l'objet ne doit pas devenir le sujet du propos. Les deux images précédentes, qu'elles soient utilisées ou non à des fins critiques, reproduisent les codes représentationnels de la modernité, ceux-là même qui célèbrèrent le culte de l'artefact architectural en l'extrayant du sol terrestre. S'en affranchir implique de se rapprocher de la verticalité de la tour, de l'incorporer (fig.3).



Figure 3 - ©Geoffrey Mollé 2020.

Vous consultez actuellement la version originale de l'article *Découvrir les hauteurs de la métropole lyonnaise - Une ethno-photographie des tours d'habitation* une contribution de Geoffrey Mollé pour le site de valorisation du projet High Rise, mis en ligne en avril 2021.
<https://highriseproject.net/case-studies#Exploringtheheights>

Réalisé à partir de la cage d'escalier d'un immeuble lyonnais bien connu du collectif High-Rise, le Presqu'île 2, ce panoptique rend compte de la dilatation du champ perceptif induite par la prise de hauteur. La tour n'est plus le sujet de la photographie mais ses propriétés objectales ne s'évanouissent pas pour autant. Elles font partie intégrante de la composition étagée de l'image. L'usage d'un filtre noir permet d'intensifier les contrastes, ce qui engage la hauteur dans des enjeux écologiques, en matière d'accessibilité à la lumière notamment. Au sein d'environnements urbains sans cesse densifiés, les vis-à-vis font écran au regard. Il semblerait que les logiques de la fragmentation socio-spatiale se projettent à la verticale, offrant de nouvelles perspectives à la justice urbaine. En ne demeurant que dans les espaces communs de la tour, l'ethno-photographe ne rend compte jusqu'alors que d'une conception encore assez neutre de la hauteur. Il reste en effet à investir le noyau de la tour, l'espace domestique, plus intime, à partir duquel la hauteur est habitée (fig.4).



Figure 4 - ©Geoffrey Mollé 2019-2020.

L'horizon n'est pas rectiligne sur ces clichés pris au grand angle car il épouse la géographicit  du terrain. Quand l'artefact semblait détaché de sa base, il est ici profondément enraciné dans le paysage, joint par l'expérience du contact entre la terre et le ciel. L'habitant a quitté la verticalité de la ville pour l'envisager en profondeur. Hors sol mais bien sur Terre, son milieu rejoint ceux d'autres habitants. « J'avais cette sensation de monter et de m'extraire par rapport à ce qui se passait au ras du sol mais maintenant plus, parce que justement on a autre chose, avec les oiseaux surtout. C'est un rapport autre à la ville » (Laura, 12e, Barre Zumbrunnen, Part-Dieu). La photo qu'elle m'a adressée en pleine période de migration donne à la hauteur un sens médial. Elle provoque des symbioses qui en font la valeur (fig.5).



Figure 5 - Laura, 2018

D'en haut, le temps n'est pas horaire mais solaire. L'espace domestique n'est pas fixe mais révolutionnaire. Cycles et instants s'y enlacent dans une atmosphère quotidienne de découverte (fig.6). Quel temps fera-t-il demain ?

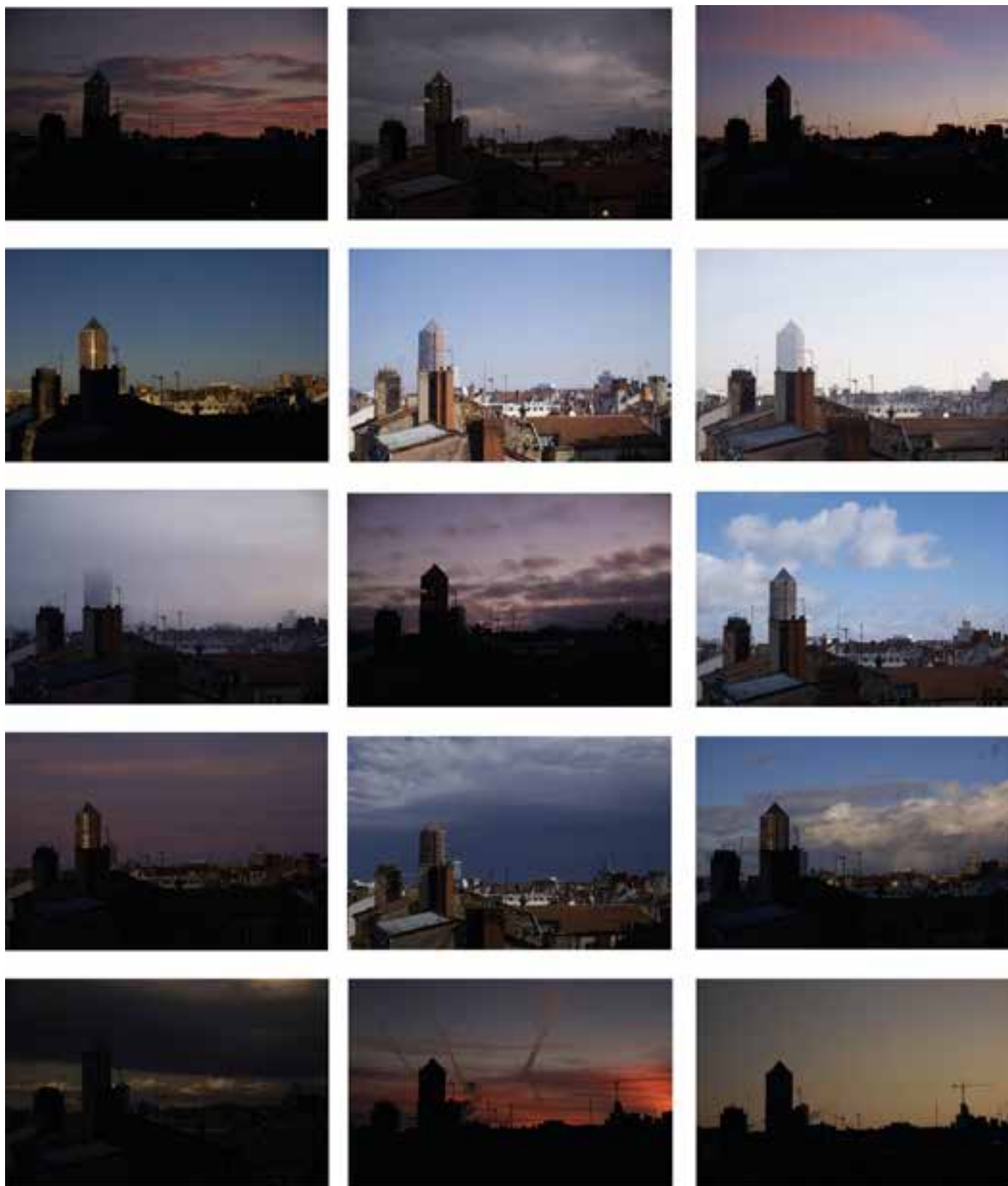


Figure 6 - ©Geoffrey Mollé 2019.